

Comme c'était la troisième aventure du même genre, X... alla tout droit au couvent des Soeurs et se procura le remède tant vanté.

La cure dure trente jours, mais, au bout d'une quinzaine, l'appétit était revenu, les couleurs suivirent l'appétit, et la jeune fille revint à Montréal, rayonnante de santé.

◆◆ L'histoire n'est cependant pas finie, car je dois vous dire que X... ne me raconta tout cela que parce que je lui avais dit qu'une jeune fille qui me touche de très près n'avait pas d'appétit et que je craignais l'anémie.

—L'anémie ? me dit-il, écoutez : et il me fit le récit que j'ai donné plus haut.

—Et ce remède, on ne peut pas se le procurer ailleurs qu'à Paris ?

—Pardou, vous pouvez l'avoir à Montréal, car en revenant ici, je me suis demandé à qui je devais recommander l'importation et la vente de ce produit, dont j'ignore la composition. Après y avoir réfléchi, j'ai choisi — quoique non catholique, comme vous le savez — les Soeurs de Nazareth, dont j'apprécie le zèle et le dévouement, et qui sont très pauvres. Ce sont elles qui ont le dépôt du remède, maintenant.

Je m'en procurai, et le résultat dépassa toutes mes espérances.

J'ai cru devoir vous entretenir de ce sujet parce que je suis convaincu qu'il est d'intérêt public et qu'il ne comporte aucune réclame.

LEON LEDIEU.

LES ECHOS de MONTREAL

Un entrefilet paru naguère et, exposant les justes doléances de la société protectrice des femmes et des enfants, a attiré mon attention.

Il s'agissait je crois, d'une requête invitant la police, à opérer ses arrestations féminines de façon moins ostensible ; le vulgaire " panier à salade " découvert, ne devant pas être employé en ces circonstances. Je ne puis qu'applaudir à l'adoption d'une telle mesure.

Il est déjà assez malheureux, en effet, que des femmes tombent sous le coup de la loi, pour qu'on n'en fasse pas une sorte de parade immorale.

Si la prisonnière est coupable, cette façon de l'afficher détruit en elle, le reste de pudeur qu'elle peut avoir. Dans le cas contraire, qu'on se figure le supplice moral, qu'inflige à cette victime de la société, la promenade de son pilori d'occasion !

Et, comme nos policiers ne se mettent pas en frais de civilités, pour accomplir leur devoir ; que même, ils semblent éprouver du plaisir à arrêter des êtres faibles ; la galerie est vite écoeurée de ces procédés d'argousins.

La continuation de cette coutume, annihilerait peu à peu l'estime que nous devons à la généralité de nos concitoyennes ; ce dont nous n'aurions guère lieu de nous féliciter !

Seuls, les peuples très civilisés, ne l'oublions pas, rendent à la femme, l'hommage d'un respect, que lui valent les nobles qualités de son cœur et les finesses de son esprit.

Point n'est besoin d'avoir des canons, pour posséder cette civilisation, prouvons qu'elle ne nous fait pas défaut.

Une autre lecture, due à la plume de l'une de nos meilleures chroniqueuses Montréalaises, m'a encore plus intéressé. A l'aide d'une logique persuasive, bien en harmonie avec la délicatesse de son sexe ; l'auteur dont je parle, défend dans les colonnes d'un journal progressiste, le droit qu'ont les femmes, de s'initier aux mystères de la science, voire de la science médicale. Cela d'autant plus, que le cœur des filles d'Eve, posséderait des facultés lénifiantes et adéquates, que l'on ne saurait retrouver chez les disciples barbus d'Esculape.

Je m'incline devant l'évidence de cette vérité, non sans observer qu'elle comporte quelques restrictions, sur lesquelles on peut du reste s'étendre.

Il est donc impossible de complimenter les jeu-

nes hommes, de la trempe de ceux, qui accueillirent par des cris d'animaux, une compagne d'études se rendant à l'amphithéâtre d'anatomie.

Sans me l'être proposé, je viens de mettre le pied, sur le sol si cher aux adeptes du féminisme. Une incursion dans ce domaine international, que l'on dit être nouveau, présente un certain intérêt, causons-en. Nous souvenant qu'à long des chemins sinueux de cette réserve féminine, bien des sociologues ont laissé leurs derniers cheveux, tour à tour accrochés à des roses ou à des ronces.

En somme, qu'est le féminisme ?

Une abstraction très vague, dans l'esprit du commun des mortels. Ainsi que le sont l'anarchie et le socialisme, même aux yeux des individus militants, de ces classifications politiques.

Peut être, ne se tromperait-on pas, en définissant le féminisme, vocable d'extraction populaire: Une aspiration de la femme vers un idéal d'indépendance et de bien-être personnel.

C'est presque une définition de l'égoïsme ; malgré les circonstances atténuantes qui plaident en faveur de la variante.

Il serait faux de dire que le féminisme est moderne. De tous temps, l'histoire nous l'apprend, la femme chercha à s'émanciper, à secouer le joug pesant que l'homme lui imposa. Le matérialisme et la force brutale, s'unissant pour avoir raison d'un être qui toujours se signala, par sa grâce frêle et sa pitié compatissante.

Il faut avoir visité l'Orient, pour se faire une idée de l'esclavage auquel sont soumises, les filles et les épouses, d'hommes qui ne connaissent que les lois de la force, mises au service de leurs appétits.

Que cela ne nous étonne pas trop, car il en fut ainsi chez nos aïeux, et, ce n'est que depuis que le flambeau de la civilisation, vint éclairer les mystères du cœur humain, que la femme commença à pouvoir se considérer un peu plus libre !

Evidemment ce problème social, varie considérablement selon l'influence du milieu, et, un voyage de quelques milles, même chez nous, suffit à montrer que plus on se rapproche de la nature et, de la vie primitive, plus on constate l'empire de l'homme sur la femme. Comment s'en étonner, lorsque certaines des plus hautes classes sociales sont encore réfractaires à la propagation du féminisme et de ses vertus. Ne voit-on pas, par exemple, le Tsar se désoler de n'avoir point de fils ; oubliant que son empire, se réclame souvent des grandes visées de Catherine II. Que la Hollande est heureuse sous le sceptre de la charmante reine Wilhelmine !

Passant des Slaves aux Anglo-Saxons, sans tenir compte, et pour cause, des fils du ciel, ou des descendants de Mahomet, constatons qu'aux Etats-Unis, la femme possède une liberté plus grande que partout ailleurs.

On peut néanmoins affirmer, que c'est en France que germèrent les premières notions du féminisme moderne ; ayant droit de cité, et, tel que nous l'entendons. De là, il a émigré un peu partout, s'acclimatant même, aux bords du Saint-Laurent, où, avec satisfaction, nous le voyons prospérer.

Désirant dans son intérêt, qu'il ne franchisse pas les limites que lui assignent les grandes lois de la philosophie et de la morale chrétienne.

Je fais sciemment ces restrictions, car des meilleures choses il ne faut abuser. J'admets très franchement que la femme a des droits égaux à ceux des hommes ; je ne lui conteste pas les qualités générales de l'esprit, bien que les questions transcendantes nécessitant un travail de longue haleine nuisent plutôt à son tempérament.

Au Canada, tout homme impartial, avoue, que le réveil littéraire actuel, y est dû en grande partie aux talents de jeunes littératrices à l'esprit aussi cultivé qu'avisé. Pour ma part, je les en félicite vivement ici, songeant au bien immense qu'elles font à notre population. Elles qui exhalent l'amour de la patrie, chaque fois que l'occasion s'en présente.

C'est à cet esprit de la femme, s'affirmant de plus en plus, à ce féminisme, que nous devons les

bienfaits de la grande évolution, que subit notre éducation nationale. Sachons le reconnaître.

Pourtant, il ne faudrait pas, que nos Canadiennes s'inspirant trop du féminisme américain, si proche de nous, poursuivent leurs idées d'indépendance jusqu'à négliger leurs devoirs envers la société.

Que quelques intelligences d'élite se lancent dans la mêlée littéraire, dans les affaires, c'est fort bien. Mais il serait nuisible de généraliser les situations qui permettent à la femme de se passer de la famille et de l'homme. Ce dernier finit par ne paraître à ses yeux qu'un collègue de bureau, alors qu'il devrait être un compagnon de route, un époux, sur qui elle pourrait s'appuyer avec confiance. C'est en pensant à ceci que j'en arrive à voir d'un mauvais oeil, tous les locaux où l'on enferme de jeunes et charmantes demoiselles qui se livrent aux horreurs de la sténographie, de la clavigraphie, de la photographie ou autres métiers en... ie à tirage forcé. De nos jours, la femme considère généralement l'homme comme un tyran, dont elle veut s'affranchir. Et pourtant, les Livres Saints, ne disent-ils pas en parlant des filles d'Eve : " La femme est ce TYRAN qui conduit l'homme jusqu'au bout du monde, enchaîné d'un seul de ses cheveux ", " in uno crine colli sui. "

Qui donc est le tyran ? L'homme ou la femme. Ni l'un ni l'autre, m'est avis, quand ils sont intelligents, savent faire la part des choses et se plier aux circonstances de la vie.

Il serait fâcheux que les connaissances dues à l'instruction, rendissent pessimistes et isolassent des individus faits pour une existence normale. Le vieux garçon et la vieille fille ne doivent être que l'exception et non la règle. Ce qu'on serait en droit de supposer lorsqu'on fréquente les pensions bourgeoises de nos grandes villes.

Jadis on se mariait, l'homme pour avoir une compagne, la femme pour avoir un soutien dans la vie. Que les temps sont changés !... Aujourd'hui, les pauvres se marient pour avoir une servante, et les riches pour avoir de l'argent. Le mariage n'est plus un sacrement mais un calcul. Ainsi disent beaucoup de gens à l'esprit mal tourné. Il est à souhaiter qu'ils ne soient pas crus sur parole, d'autant plus que la vérité en serait offensée. Dieu fasse pour le bien de notre pays, que nous puissions toujours dire que la femme est un poème en trois chants : vierge, épouse, mère... le bouton, la fleur, le fruit. La vierge représente le côté angélique et idéal de l'existence de la femme. L'épouse, le côté noble, sévère et un peu dédaigneux comme le succès. La mère est le chant du poème, sinon le plus varié, au moins le plus solennel ; c'est le côté fondamental et vénérable, patriotique et religieux. Quand la femme a passé par ces divers états, lorsqu'elle est mère, sa mission est accomplie. Mère ! voilà le dernier chant, le dernier mot du poème ; voilà pour elle le rang suprême, l'apothéose ; elle est mère ! Place à sa majesté !

L. d'ORNANO.

TRISTESSH

J'ai perdu ma force et ma vie,
Et mes amis et ma gaieté ;
J'ai perdu jusqu'à la fierté
Qui faisait croire à mon génie.

Quand j'ai connu la vérité,
J'ai cru que c'était une amie ;
Quand je l'ai comprise et sentie,
J'en étais déjà dégoûté.

Et pourtant elle est éternelle,
Et ceux qui sont passés près d'elle
Ici-bas ont tout ignoré.

Dieu parle, il faut qu'on lui réponde.
Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré...

ALFRED DE MUSSET.